

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 100 (1955)
Heft: 5

Artikel: Quelques réflexions sur le terrain : objectifs topographiques, objectifs tactiques
Autor: Montfort
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342657>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

Rédaction-Direction : Colonel-brigadier Roger Masson

Rédacteur-Adjoint : Major Georges Rapp

Administration : Lt-colonel Ernest Buettiger

Editeurs et expédition : Imprimeries Réunies S. A., av. Gare 33, Lausanne
(Tél. 23 36 33 — Chèq. post. II. 5209)

Annonces : Publicitas S. A., succursale, rue Centrale 15, Lausanne

ABONNEMENT : Suisse : 1 an Fr. 12.— ; 6 mois Fr. 7.— ; 3 mois Fr. 4.—
Etranger : 1 an Fr. 15.— ; 6 mois Fr. 8.— ; 3 mois Fr. 4.50
Prix du numéro : Fr. 1.50

Quelques réflexions sur le terrain : Objectifs topographiques, objectifs tactiques

Il n'empêche que les expressions « terrain dominant, couverture de la position, clé de pays, etc... » dans la mesure où elles se fondent sur la nature de la position dominante ou inférieure, ne sont en général que des écorces vides, sans le moindre noyau.

CLAUSEWITZ

Dans les batailles de l'antiquité, le rôle que jouait le terrain, au point de vue tactique, était en général infime. Il va de soi que le commandant en chef ne choisissait pas comme champ de bataille un terrain marécageux ou coupé qui aurait gêné le combat et handicapé les évolutions, les mouvements, mais qu'il arrêtait son choix sur un espace relativement plat, solide, et qui permettait la mise en ligne de son armée.

Mais le terrain ne constituait en tout cas pas un but, un objectif : l'armée ennemie, sa mise hors de combat, sa destruction, était le but unique de chaque parti.

Dans les batailles de l'époque héroïque de notre histoire militaire, si le terrain joue un rôle lorsque nos troupes sont sur la défensive — à Morgarten, par exemple, la configuration

du sol a été déterminante — on constate cependant que dans l'offensive ce rôle est réduit, bien qu'il existe néanmoins.

A Sempach, ce n'est certainement pas par hasard que les Confédérés ont attaqué les Autrichiens dans un terrain parcouru par des ruisseaux et cloisonné par des haies où la cavalerie du duc d'Autriche ne pouvait combattre à cheval.

A Grandson, l'attaque par les hauts et à Morat l'attaque du haut en bas ont certainement aidé la victoire confédérée.

Mais, malgré cela, dans toutes ces batailles, l'objectif unique était l'armée ennemie.

Il suffit d'ouvrir un livre d'histoire pour trouver une vignette, une carte, qui montre les adversaires aux prises. Mêlée générale, souvent exclusivement frontale, où le terrain, comme la manœuvre, ne joue qu'un rôle secondaire. C'est la force physique du combattant, la cohésion de l'ensemble, la force de choc et la force morale qui sont déterminantes. On cherchait l'ennemi pour le combattre « partout où on le rencontrerait »¹, en choisissant cependant, dans une certaine mesure, le terrain, le « champ » de bataille au sens strict du mot.

Au fur et à mesure de son extension — résultant, d'abord, de l'augmentation des effectifs, puis des formations qui s'étaient toujours davantage, enfin de la manœuvre qui devait combiner les formations en dispositifs et à laquelle il fallait de l'espace, — le relief, les accidents, la couverture du sol, jouèrent un rôle de plus en plus important. L'introduction des armes à feu accentua encore cette importance, *sans jamais cependant donner au terrain une valeur intrinsèque.*

Nous aurions voulu en trouver un exemple dans les campagnes du XVIII^e siècle qui se sont déroulées dans notre pays, mais la campagne de Napoléon en 1806 — chef-d'œuvre

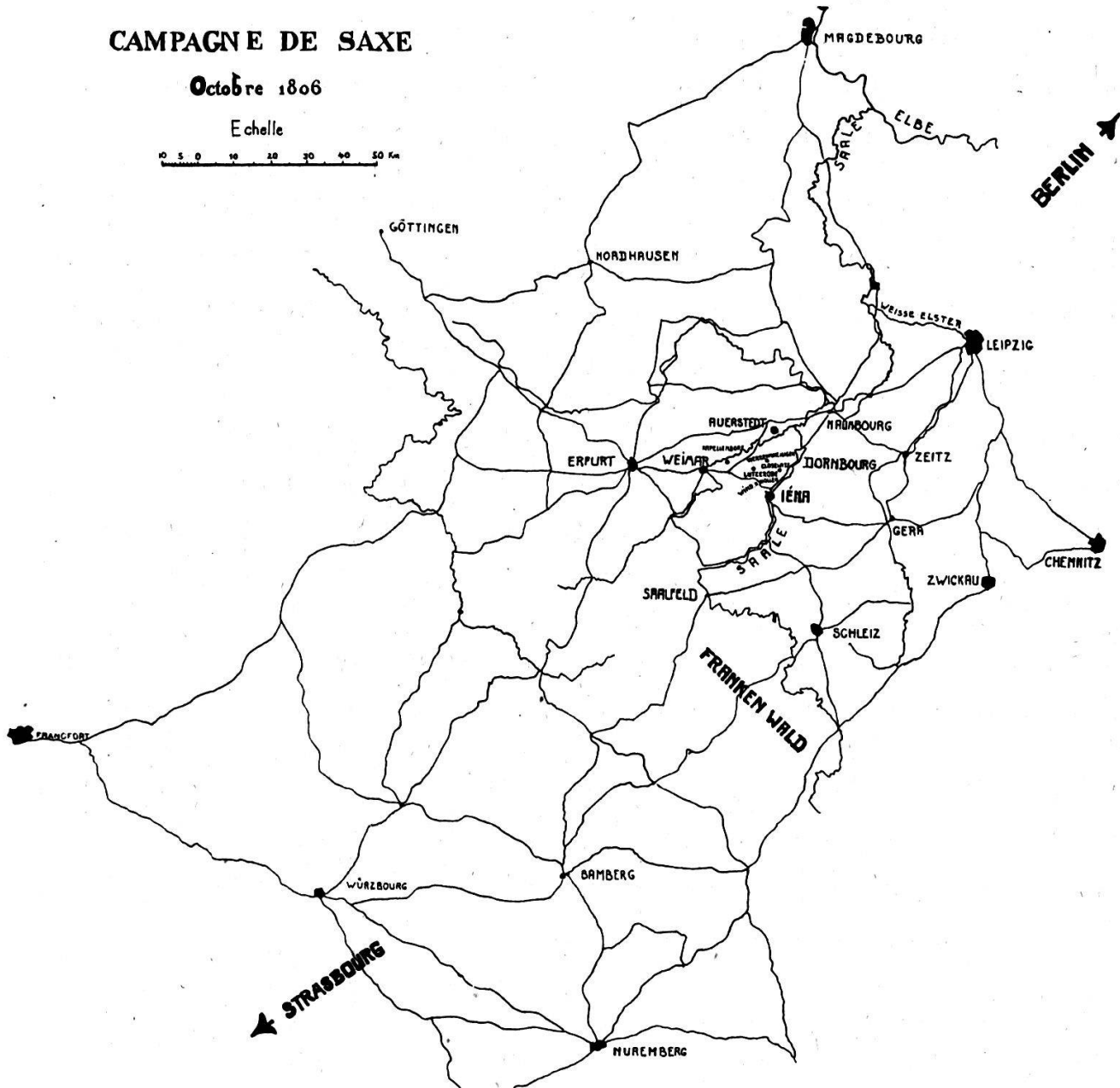
¹ « L'ennemi sera attaqué partout où on le rencontrera », formule malheureuse, sur laquelle nous reviendrons, des ordres d'opérations français de la bataille des frontières d'août 1914.

CAMPAGNE DE SAXE

Octobre 1806

Echelle

0 5 10 20 30 40 50 Km



CARTE N° 1

achevé, aux termes mêmes du général Weygand — nous paraît plus favorable pour illustrer nos propos, d'autant plus qu'elle nous permet de les étayer sur celui qui demeure un des maîtres de l'art militaire.

En 1806 ¹, Napoléon — dont l'armée était en « quartiers de rafraîchissement » dans le sud-ouest de l'Allemagne — décide de se débarrasser des Prussiens avant qu'ils soient soutenus par les Russes, leurs alliés. S'efforçant d'attirer les premiers — qui sont initialement aux alentours d'Erfurt et de Weimar — vers le Rhin de Strasbourg, il rassemble la « Grande armée » vers Bamberg, en Bavière, à 250 km. au nord-est de Strasbourg. « Mon intention — écrit-il le 30 septembre — est de concentrer toutes mes forces sur l'extrémité de ma droite en laissant tout l'espace entre le Rhin ² et Bamberg entièrement dégarni, de manière à avoir 200 000 hommes réunis sur un même champ de bataille... La nature des événements qui peuvent avoir lieu est incalculable, parce que l'ennemi, qui me suppose la gauche au Rhin et la droite en Bohême, peut avoir un grand intérêt à déborder ma gauche et qu'en ce cas je puis le jeter sur le Rhin. » Il ajoute quelques jours plus tard : « Ce moment est le plus important de la campagne ; ils ne s'attendent pas à ce que nous voulons faire ; malheur à eux s'ils hésitent et s'ils perdent une journée. »

L'Empereur projette ensuite de porter son armée par la Saxe vers la frontière prussienne, en *direction provisoire* de Berlin. Le retour inévitable de l'armée prussienne vers sa capitale lui donnera l'occasion de chercher à l'envelopper si elle fait tête.

De son côté, le commandement prussien semble vouloir prendre également l'offensive et se porter en direction de Würzburg pour couper toute retraite à l'armée française sur Mayence et Strasbourg.

A première vue, les plans de campagne des deux partis

¹ D'après le général Weygand, *Histoire de l'armée française*, Flammarion Paris, le lt. colonel Colin, *les Grandes batailles de l'histoire*, Flammarion Paris — auquel il est fait de larges emprunts — l'ouvrage du cap. Bresonnet, *Etude tactique sur la campagne de 1806* et celui du général Bonnal, *La manœuvre d'Iéna*, tous deux de Chapelot Paris.

² Vers Strasbourg.

sont à peu près symétriques. L'exécution cependant est bien différente dès le début et « chez les Prussiens — comme l'écrit le général Bonnal — règne l'hésitation, mère de l'inertie. » On parle bien de contre-attaquer Napoléon en se portant par un mouvement oblique et rapide sur la direction qu'il suivra ; en fait on se soumet à l'initiative de l'Empereur. Mais notre propos est de rechercher quels étaient les « points » objectifs, pour parler comme Jomini, et non pas de comparer la conduite des opérations. Et pour poser un jalon, convenons que jusqu'à présent le terrain n'a servi, dans cette campagne de 1806, qu'à fixer des directions : Berlin, Würzburg, Strasbourg, tandis que l'objectif des deux partis c'est l'armée adverse, même si le Prussien flotte dans ses décisions.

Fin septembre, l'armée française est regroupée vers Bamberg. Napoléon *sait* que les Prussiens sont toujours à 120 km. au nord, vers Erfurt et Weimar, comme il *sait*¹ aussi que les Russes n'ont pas encore atteint la frontière de la Silésie, à 500 à 600 km. au nord-est. Sans attendre d'autres renseignements, il exécute son plan et fait alors déboucher du Frankenwald ses six corps d'armée, la Garde et la Réserve de cavalerie, en trois colonnes parallèles, par les trois routes dont il dispose. Couvert par sa colonne de gauche, il pousse vers le nord-est.

Au débouché dans la plaine (au nord-est du Franken-Wald), les têtes de colonnes pourraient rencontrer l'ennemi ; aussi Napoléon recommande-t-il à chacun de ses maréchaux (Cdt. de C. A.) de ne s'engager que contre des forces très inférieures ; dans le cas où l'ennemi serait de la valeur de plus d'une division, il faudrait refuser le combat et attendre pour attaquer le regroupement de toute l'armée.

Dans tout cela, pas un mot du terrain ; on franchit le Franken-Wald, on atteint la plaine, on pousse vers le nord-est. Mais ce ne sont pas là des objectifs.

¹ C'est notamment grâce aux rapports des chefs de bataillon Huart et Guillemintot envoyés en « mission » que Napoléon conclut à la possibilité de franchir le Franken-Wald sans coup férir.

Pendant ce temps, les conseils de guerre prussiens continuent à discuter et à hésiter¹ tandis que les gros de leur armée sont toujours autour de Weimar. Et ce ne sont que des détachements que Murat, avec la cavalerie, comme Lannes, avec les premiers éléments de son corps d'armée, rencontrent et bousculent, les 9 et 10 octobre, à Schleiz et à Saalfeld.

L'ensemble des *renseignements* reçus par Napoléon signalent toujours les gros de l'ennemi entre Erfurt et Weimar (à environ 35 km. au nord-ouest de Saalfeld), sans exclure la possibilité d'un mouvement vers l'est ou le nord-est par lequel les Prussiens essaieraient d'assurer leurs communications principales avec Berlin et avec la Russie.

Imperturbablement, l'Empereur continue l'exécution de son plan qui consiste, comme on le sait, à pousser vers le nord-est pour occuper les principales lignes de retraite de ses adversaires. Et le 11 octobre, il porte vivement sa droite sur Gera ; il déplace une pièce sur l'échiquier.

« Si l'art de la guerre — comme le dit Jomini — consiste à mettre en action le plus de forces possible au point décisif du théâtre des opérations, le choix de la ligne d'opérations, étant le premier moyen d'y parvenir, peut être considéré comme la base fondamentale d'un bon plan de campagne. Napoléon le prouva par la direction qu'il sut donner à ses masses... en 1806 sur Gera ; manœuvre habile au moyen de laquelle il parvint à s'établir dès le début des hostilités sur l'extrémité du front d'opérations de ses adversaires, et de là sur leur ligne de retraite. »

« La direction — continue Jomini — qu'il convient de donner à cette ligne² dépend non seulement de la situation géographique du théâtre des opérations, mais encore de l'emplacement des forces ennemies sur cet échiquier stratégique. »

¹ Il y aurait une comparaison intéressante à faire entre *un chef* (Napoléon) et *un conseil de guerre* (les Prussiens), mais cela sortirait du sujet que nous nous sommes fixé.

² C'est un axe d'offensive stratégique qui deviendra une direction générale d'attaque.

On ne saurait mieux dire ; ne nous laissons cependant pas entraîner, même par Jomini, à conclure prématurément et poursuivons notre étude.

Vers Weimar, les gros de l'armée prussienne ne bougent toujours pas et, le 12 octobre, Napoléon oblique à gauche, vers le nord-ouest, *dans leur direction*, matérialisée par celle d'Iéna-Weimar. Cependant l'adversaire peut encore tenter de s'échapper, toujours vers l'est ou le nord-est. Aussi les deux corps de droite sont-ils poussés à une trentaine de kilomètres sur la droite du centre du dispositif de l'armée, dans la région de Zeitz et de Naumbourg, tandis qu'un autre et la Garde sont maintenus en seconde ligne, dans une position centrale, vers Gera, en mesure de s'opposer à toute dérobade de l'adversaire. La trappe est prête à se refermer.

Quel rôle a joué le terrain dans cette dernière phase ? Nous trouvons uniquement un axe général d'opérations déterminé par la position des gros ennemis et de leurs lignes de retraite probables que l'Empereur se met en mesure de couper.

Voyons encore la suite. « J'enveloppe complètement l'ennemi — écrit Napoléon le 12 octobre — *mais il me faut des renseignements sur ce qu'il VEUT faire*¹. » Et alors il lance sa cavalerie, en direction du nord, sur les communications de l'ennemi avec Dresde et Berlin.

Toutefois, il n'attend pas les renseignements demandés pour amorcer le déploiement de ses forces face à Weimar — où le gros de l'armée prussienne est toujours signalé — et il occupe en force Naumbourg, sur la route de Weimar à Leipzig, ligne de retraite probable de son adversaire. L'exécution du plan, la réalisation de l'idée de manœuvre se poursuit.

Successivement, les 12 et 13 octobre, Napoléon apprend : — que Lannes a pris position au-delà d'Iéna, sur la rive gauche de la Saale, en vue d'un camp ennemi de 30 000

¹ C'est nous qui soulignons. Mft.

hommes et qu'il croit les Prussiens disposés à accepter le combat ;

- que le roi de Prusse, après un séjour à Erfurt, est revenu à Weimar (à 20 km. à l'est) ;
- qu'un équipage de ponts a été pris le 12, vers Naumbourg, alors qu'après être venu du nord-est il rebroussait chemin vers le nord-ouest.

Au reçu de ces renseignements, l'Empereur s'écrie : « Enfin le voile est déchiré, l'ennemi commence sa retraite sur Magdebourg ! » Il admet cependant encore comme possible que son adversaire puisse se retirer, car il écrit d'autre part : « Je ne sais s'il veut nous livrer bataille au lieu de se retirer. » — « Je crois, dit-il par ailleurs, que l'ennemi essaiera d'attaquer le maréchal Lannes ou qu'il filera. » Il n'y a, en effet, guère d'autre solution !

Quoi qu'il arrive et malgré une certaine incertitude qui subsiste dans la situation, l'Empereur est bien décidé à marcher à l'ennemi en direction d'Iéna pour soutenir le corps Lannes et pour attaquer les Prussiens avant qu'ils aient eu le temps de filer sur Magdebourg. Tous les résultats qu'il attendait de sa manœuvre sont acquis. « L'armée prussienne est prise en flagrant délit, elle est tournée, écrit Napoléon. Toutes les lettres interceptées font voir que l'ennemi a perdu la tête... Vous verrez que mon armée est réunie, que je leur barre le chemin de Dresde et de Berlin. » Et il conclut : « Mon intention est de marcher droit à l'ennemi. » Il ne dit pas : « Mon intention est de m'emparer d'Iéna, ou des hauteurs de la rive gauche de la Saale », il cherche l'ennemi (il l'a trouvé) pour le manœuvrer (c'est fait) et pour le battre (cela va se faire).

La stratégie a terminé son rôle. Place à la tactique.

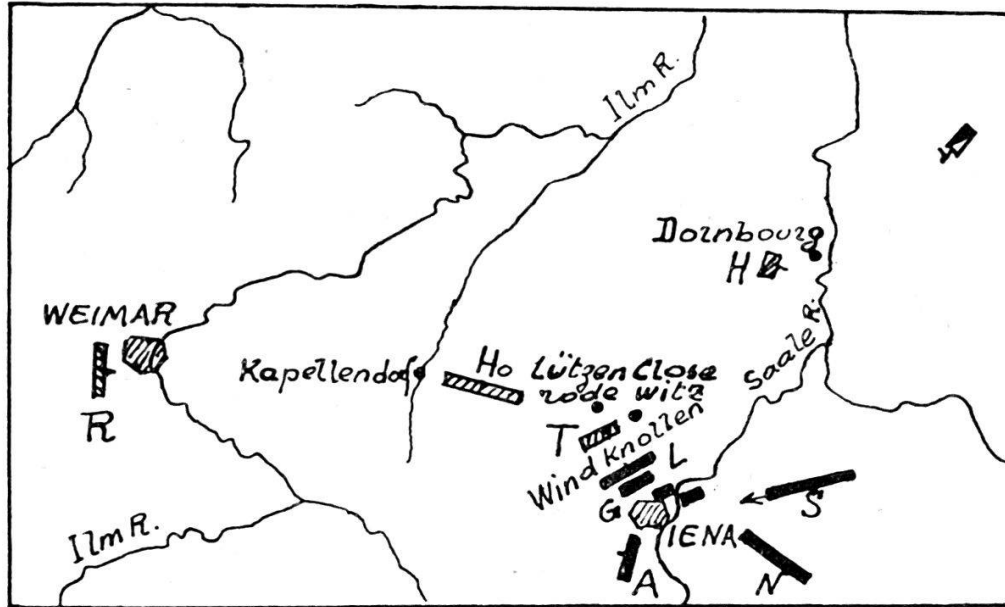
Faire le récit de toute la bataille d'Iéna, même en la résumant, nous entraînerait trop loin. Ce n'est du reste pas nécessaire à la réalisation du but que nous poursuivons, d'autant plus, comme le dit Napoléon, que « c'est souvent dans le système de la campagne que l'on conçoit le système d'une bataille ».

Bornons-nous à quelques traits. Ils suffiront, semble-t-il, à la démonstration que nous tentons de faire.

En deux mots, d'abord, la situation initiale.

CARTE N° 1 bis

Echelle approx. 1 : 300.000



Légende. — S : Soult, L : Lannes, N : Ney, A : Augereau, G : Garde, H : Holtzendorf, T : Tauentzien, Ho : Hohenlohe, R : Rüchel

Les troupes prussiennes qui vont participer à la bataille d'Iéna sont divisées en quatre groupes :

- un détachement de 5000 hommes (général Holtzendorf) en observation devant Dornbourg ;
- une avant-garde de 8000 hommes (général Tauentzien) sur la crête entre Closewitz et Lützenrode ;
- le gros de l'armée, 22 000 hommes (prince de Hohenlohe) vers Kapellendorf ;
- un corps de 15 000 hommes (général Rüchel) en arrière de Weimar.

Cette division des troupes prussiennes en quatre groupes va déterminer une division de la bataille en quatre phases.

Dans l'autre parti, les six corps et la Garde, qui constituent la Grande armée, sont disposés de la façon suivante :

- En première ligne, le corps Lannes et la Garde ont passé la nuit — l'Empereur au milieu d'eux — sur les hauteurs

qui dominant la Saale au nord-ouest d'Iéna (Wind-Knollen).

En deuxième ligne :

- le corps Soult, venant de l'est, a déjà traversé la ville avec sa cavalerie et une division ; le gros suit et arrivera le 14 dans le courant de la journée ;
- le corps Ney a ses premiers éléments à l'entrée sud-est d'Iéna et le reste de son corps échelonné en arrière ;
- le corps Augereau est dans la vallée de la Saale, au sud et à proximité immédiate d'Iéna.

Quant aux corps Bernadotte et Davout, ils sont toujours : le premier à quinze kilomètres, le deuxième à trente kilomètres sur la droite (nord), ce qui garantit à l'Empereur que l'ennemi n'échappera pas dans ces directions.

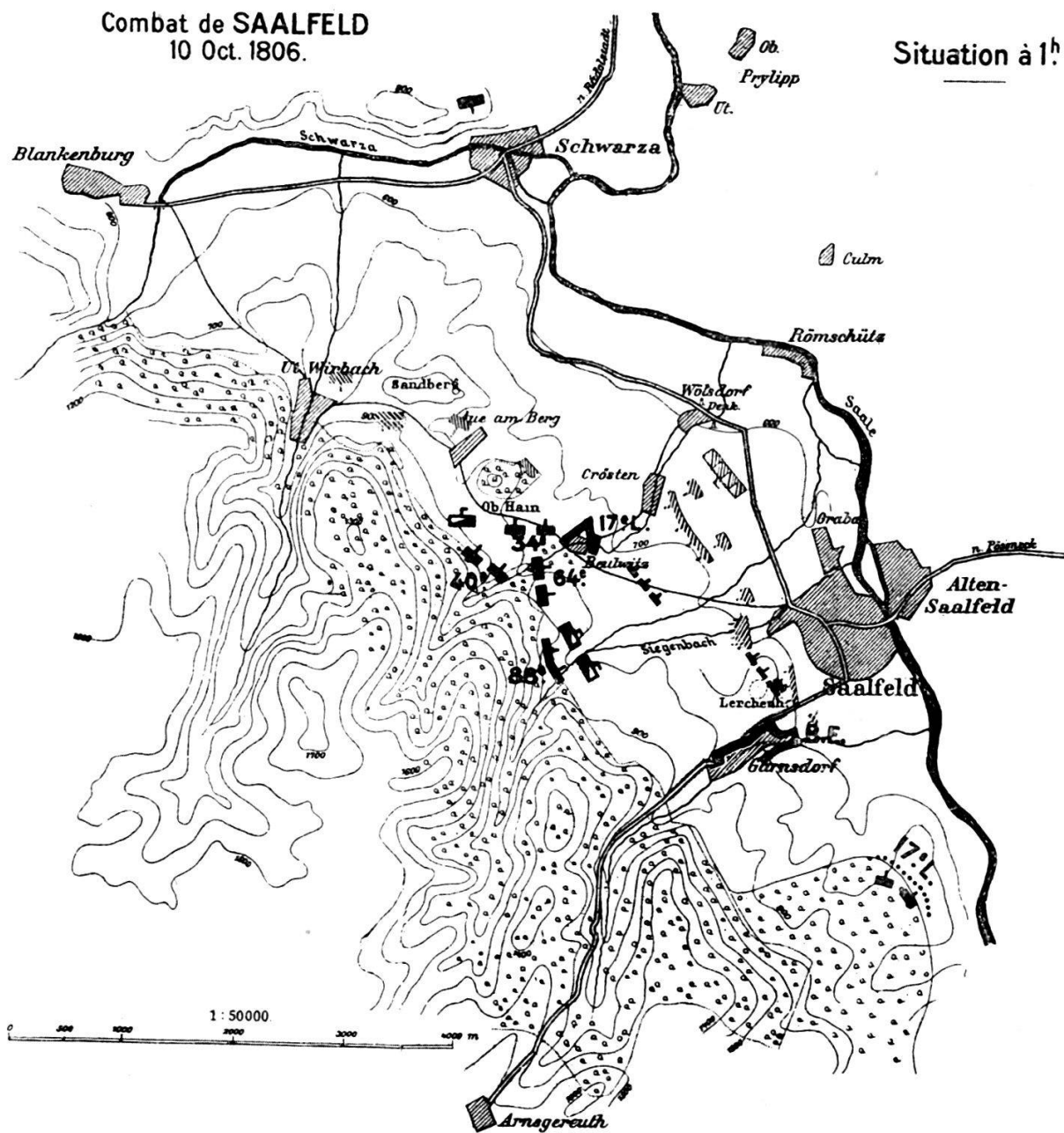
Ces deux corps, qui ne participeront pas à la bataille d'Iéna, battront le même jour le duc de Brunswick à Auerstaedt.

Comme nous l'avons déjà dit plus haut, la bataille d'Iéna peut se décomposer en quatre phases qui correspondent — c'est révélateur — aux quatre groupements prussiens :

Première phase, entre 0600 et 1000, le corps Lannes et une partie de celui de Soult bousculent l'« avant-garde » de Tauentzien. Là, notons-le au passage, nous voyons le terrain jouer un rôle car, dans l'intention de Napoléon, il ne s'agit pas seulement de battre Tauentzien, et de le battre séparément — objectif tactique — mais encore de s'assurer au plus vite un débouché pour toute l'armée sur le plateau au nord-ouest d'Iéna — objectif topographique — en dégageant les abords des villages de Closewitz et de Lützenrode.

Deuxième phase, entre 1000 et 1300, la division Saint-Hilaire, du corps Soult, division d'extrême droite du gros de l'armée, bat le détachement Holtzendorf qui est venu de Dornbourg, à 10 km. au nord, à la rescousse.

Troisième phase, l'attaque générale. Entre 1130 et 1330, le gros de l'armée française, quatre corps et la cavalerie,



CARTE N° 2

attaque le gros de l'armée de Hohenlohe — sur un espace de 4 à 5 km. de large — Lannes et Ney de front, tandis qu'une division de Soult déborde par la droite et tout le corps Augereau par la gauche.

En deux heures, les Prussiens sont en déroute.¹

Et vers 1400 — quatrième phase — le gros de l'armée française, poursuivant sa progression vers l'ouest, se heurte au corps de Rüchel qui marchait au canon, mais trop tard. Il est battu en une heure.

A 1500, la victoire est complète, c'est la poursuite qu'entame la cavalerie de Murat. Elle n'est interrompue que par la nuit.

* * *

Nous avons souligné au passage le rôle qui semble avoir été joué par le terrain dans la manœuvre napoléonienne de 1806 et dans la bataille d'Iéna. Rôle infime à notre avis ; tout est subordonné à la situation de l'ennemi. On le cherche pour le battre dans les conditions les plus favorables, dans une situation que l'on a provoquée.

* * *

Revenons encore sur un exemple tactique pris dans la campagne de 1806 — le combat de Saalfeld (10 octobre 1806) que nous avons mentionné au passage — avant de poursuivre notre étude vers les temps modernes. Il nous fournira l'occasion de poser un nouveau jalon « assuré », celui-là, par Foch, puisque nous tirons, en partie, le récit de cette affaire et surtout l'enseignement qui en découle de son ouvrage : « Des principes de la guerre ».

La division du prince Louis de Prusse était adossée à la Saale (carte N° 2) avec mission de tenir le passage de Saalfeld, mais en tête de pont sur la rive ouest, car l'idée d'offensive

¹ « A Vierzehnheiligen, vers 1300, les Français, pour la première fois sur un champ de bataille, utilisent le terrain — ce sont les maisons — tandis que les Prussiens s'arrêtent sous un feu meurtrier devant la lisière du village pour obéir à leur règlement qui prescrit d'éviter le combat de localité » (critique finale de l'E.C. II 1937 par le colonel Constam).

Même exemple, le même jour à Auerstaedt.

au-delà de la rivière avait été envisagée à l'état-major de Hohenlohe.

Au début de la matinée du 10 octobre, l'avant-garde du corps Lannes (division Suchet et cavalerie) se heurte à l'ennemi.

Le maréchal, qui, naturellement, se trouve avec son avant-garde, a sous les yeux la division prussienne. Sa force est facile à mesurer et elle ne peut être de longtemps renforcée. Il va l'attaquer, restant bien ainsi dans l'esprit des instructions reçues de l'Empereur et que nous connaissons.

Que compte faire, de son côté, le prince Louis ?

Il entend, lui aussi, attaquer comme il est de principe dans l'armée prussienne ; attaquer quand l'ennemi sortira d'un mauvais pas, du défilé...

« D'ailleurs, avec les idées du dix-huitième siècle qui règnent dans l'armée prussienne — écrit le maréchal Foch¹ — on ne doute pas que les Français ne prennent Saalfeld pour objectif. Saalfeld est un magasin, un nœud de routes, un passage sur la Saale, un objectif géographique complet. Pendant qu'ils marcheront sur ce point, on les attaquera en flanc. Malheureusement pour le prince Louis, les généraux issus de la Révolution française ignorent toute cette science des points géographiques, étrangère à la guerre, négation de la lutte, indice de décadence, en tout cas, « ce fin du fin qui est la fin des fins ». Ils ne savent, ils ne veulent qu'une chose, incontestablement vraie, celle-là, *battre l'ennemi*. »

Inutile d'insister ; le jalon est posé et bien planté, semble-t-il.

Quant à la suite du combat de Saalfeld, nous la connaissons déjà : la division du prince Louis, qui avait essayé de se retirer vers le nord-ouest, sur Rudolfstadt, fut attaquée sur sa gauche, puis enfoncée sur sa droite. En fin de journée, elle était complètement dispersée, ayant en outre perdu 1700

¹ *Des principes de la guerre.*

hommes, tandis que les Français n'avaient que 172 hommes hors de combat.

* * *

Nous avons hâte d'arriver aux temps modernes — à notre âge on est vite taxé d'immobilisme ou même de gâtisme par les jeunes qui ont « changé tout cela » — pour déterminer quel rôle joue, doit jouer, à notre époque, la géographie, le terrain, au point de vue stratégique et tactique.

* * *

Arrêtons-nous encore un instant cependant à la guerre franco-allemande de 1870 et rappelons simplement que le commandement français a recherché trop souvent, durant cette campagne et surtout au début, de « belles positions », des lignes à défendre, tandis que le commandement allemand cherchait son adversaire pour le battre.

Comme l'écrit le général de Maud'huy¹ : « quand Moltke dit : « Je marcherai sur Paris », il prend un point de direction géographique. Mais Paris n'est pas son but ; il l'explique ensuite quand il dit : « L'armée française devra se mettre entre moi et Paris et je l'attaquerai tout en marchant sur Paris ; ou elle se placera sur mon flanc, et alors je marcherai sur elle en la débordant et la coupant de Paris. »

» L'armée française reste donc bien l'objectif unique de Moltke, au moins pendant toute la première partie de la campagne (il le prouve par sa manœuvre de Sedan).

» Si dans la deuxième partie (de la campagne) Paris devient l'objectif principal, c'est que Moltke considère que Paris avec les forces qu'il contient est le centre de gravité des forces françaises ; toute armée française aura nécessairement pour but la délivrance de Paris. »

¹ *La manœuvre*. Etude théorique. Berger-Levrault, Paris.

Le général Bonnal a donc grandement raison de dire que les Allemands ont le plus tôt et le mieux exploité l'esprit de la guerre napoléonienne et que l'ignorance française était telle, au lendemain de la campagne de 1870-1871, qu'il a fallu aux officiers français apprendre les rudiments de la stratégie et de la tactique *pratiques* dans les livres de leurs ennemis de la veille et à l'école de leurs actions.

« Clausewitz fut l'explorateur heureux qui découvrit Napoléon et dévoila à l'armée prussienne les arcanes du grand art. ¹ »

(*A suivre*)

Colonel-divisionnaire MONTFORT

La chasse d'interception

Dès l'instant où l'on se met à étudier l'engagement de l'aviation en défense aérienne on découvre que les termes « ciel » ou « espace aérien », dont l'usage est pourtant courant, ne sont plus que des vocables vagues et insuffisants. Il est évidemment assez difficile de concevoir dans l'espace qui nous domine autre chose qu'un certain volume d'air et il faut faire un assez gros effort d'imagination pour voir s'y construire des couches successives et des profondeurs variables. Mais l'exemple de l'atmosphère, allant se raréfiant au fur et à mesure que l'on monte, est déjà un argument suffisant pour prétendre que les phénomènes aérodynamiques dictant le comportement d'un avion sont autres à dix ou quinze mille mètres d'altitude qu'à proximité du sol.

¹ *Vaincre*. Lt-colonel Montaigne. Tome II, Berger-Levrault, Paris.